ODÉON
THÉÂTRE DE L'EUROPE

direction
Stéphane Braunschweig

Vernon Subutex 1

d'après le roman *Vernon Subutex*
de **Virginie Despentes**

mise en scène **Thomas Ostermeier**

en allemand, surtitré en français

Rencontre avec **Thomas Ostermeier**
Quelle vision les artistes ont-ils de Berlin ?
Dimanche 26 juin à 19h / au Centre Pompidou
entrée libre, dans la limite des places disponibles

—

La Maison diptyque apporte son soutien aux artistes de la saison 21-22

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté Égalité Fraternité
arte
TROISCOULEURS
france culture

Conception graphique : Atelier ter Bekke & Behage
Maquettiste : Solie Morin
Imprimerie : Média graphic
Licences d'entrepreneur de spectacles L-R-22-405 - L-R-22-415

Vernon Subutex 1

d'après le roman *Vernon Subutex*
de **Virginie Despentes**
mise en scène **Thomas Ostermeier**

en allemand, surtitré en français

18 – 26 juin 2022

Odéon 6e

durée 4h15
2h10 / entracte / 1h50

avec
Thomas Bading
Patrice
Holger Bülow
Xavier Fardin
Stephanie Eidt
Sylvie, Die Hyäne
Henri Maximilian Jakobs
Daniel
Joachim Meyerhoff
Vernon Subutex
Bastian Reiber
Kiko
Ruth Rosenfeld
Pamela Kant
Julia Schubert
Émilie, Audrey, Gaëlle
Hêvîn Tekin
Aïcha, Anaïs
Mano Thiravong
Marcia
Axel Wandtke
Laurent Dopalet
et **Blade AliMBaye** (en vidéo)
Alexandre Bleach

et les musiciens
Henri Maximilian Jakobs
Ruth Rosenfeld
Taylor Savvy
Thomas Witte

Vernon Subutex – tome 1

adaptation
Florian Borchmeyer
Bettina Ehrlich
Thomas Ostermeier
traduction du français
Claudia Steinitz
scénographie, costumes
Nina Wetzel
vidéo
Sébastien Dupouey
musique
Nils Ostendorf
dramaturgie
Bettina Ehrlich
lumière
Erich Schneider

et l'équipe technique de l'Odéon-Théâtre de l'Europe

créé le 4 juin 2021 à la Schaubühne am Lehniner Platz – Berlin

production Schaubühne am Lehniner Platz – Berlin

coproduction Théâtre national croate – Zagreb

avec le soutien du Goethe-Institut et du ministère fédéral des Affaires étrangères

GOETHE INSTITUT

La colère est mon territoire

Entretien avec Virginie Despentes

Qu'est-ce qui vous a poussée à écrire ce roman ?
L'idée de départ était d'écrire sur un type de mon âge qui perd son emploi, puis son appartement... J'étais souvent en Espagne après la crise de 2008, des gens perdaient leurs logements à plus de soixante ans. Ils avaient travaillé toute leur vie, payé leurs factures, cotisé et tout s'écroulait. Cette crise a changé la vie des gens en Europe, elle a fait basculer les plus vulnérables dans la précarité.
Les mêmes années, en France, j'ai été stupéfaite de la facilité avec laquelle l'extrême droite a imposé ses thèmes dans nos quotidiens. Les idées racistes, antisémites, homophobes, misogynes, sécuritaires, les imaginaires les plus réactionnaires ont séduit des gens qui ne manquaient de rien, issus des classes aisées, qui étaient parfois des proches, extrêmement privilégiés. Ce phénomène m'a particulièrement frappée dans le rock, qui est devenu une culture blanche, par opposition aux cultures qu'on appelle "urbaines".

Votre livre est un voyage dans les profondeurs d'une société en proie à l'insécurité la plus totale. Vous avez créé une galerie de personnages en mélangeant générations, classes sociales, identités de genre et orientations politiques. Ce qui est fascinant, c'est que vous semblez les comprendre tous, quelles que soient leurs opinions, aussi insupportables soient-elles. Qu'est-ce que ça vous fait de plonger dans ce qu'il y a de plus laid chez les gens ? Je pense par exemple au discours de Xavier, à ses idées racistes, antisémites et sexistes.
J'ai passé beaucoup de temps sur Internet. Avant, si on voulait savoir ce qui se passait dans les milieux identitaires, il fallait "s'infiltrer" – maintenant il suffit d'aller sur leurs sites et de lire leurs échanges. Bon, ce n'est pas toujours agréable. Pour être décomplexés, ils sont décomplexés ! Leurs histoires c'est vraiment "en avant toute pour la connerie"... C'est étonnant parce que les sites d'extrême droite se foutent de la vérité avec un enthousiasme qui laisse quelqu'un de mon âge un peu décontenancé. Mais à part le côté désagréable de la recherche, l'écriture en elle-même a été un plaisir.

La colère est mon territoire. Je pourrais écrire indéfiniment sur l'envie de tuer tout le monde sur terre. Et c'est un peu ce qui anime la pensée d'extrême droite – cette idée de massacrer tout ce qui bouge, de rétablir un sentiment d'honneur en privant de dignité tous ceux qui vous entourent. Il y a quelque chose de jouissif là-dedans, de régressif, sinon ça ne séduirait pas autant de monde.

On pourrait vous dire que vous leur accordez trop d'attention, que vous offrez une tribune à leurs idées.
C'est comme la pornographie : on peut faire comme si elle n'existait pas ou alors on peut reconnaître qu'elle est le cœur du problème. On peut faire comme si la tentation des régimes fascistes était encore taboue, ou on peut se dire voilà Marine Le Pen est encore une fois au deuxième tour des élections. Ce qu'elle défend n'a plus rien de tabou.
Elle n'a pas besoin de ma tribune, elle est là. Il est difficile de l'ignorer. L'extrême droite fait le tri entre les humains qui peuvent accéder au rang de citoyens de plein droit et ceux qui doivent être humiliés, enfermés, persécutés – ceux qui ne méritent pas d'accéder à l'humanité "pleine". Je suis romancière, je ne suis pas un centre de tri entre ce qui est humain à cent pour cent, et ce qui mérite d'être dressé ou redressé ou exclu ou puni en raison de sa naissance. Quand j'essaie d'écrire sur le Paris de 2015, tout le monde a sa place. Y compris les fachos de mon entourage. Je n'ai aucun problème avec les romans utopiques, mais ce n'est pas ce que je fais. J'essaie de décrire ce qui m'entoure.

Avant, vos protagonistes étaient des femmes. Cette fois-ci, vous avez opté pour un protagoniste masculin. Pourquoi ?
C'était mieux pour l'histoire que je voulais raconter. Le rock, c'est avant tout une affaire d'hommes blancs. Quand le livre est sorti, je me suis rendu compte qu'il est beaucoup plus facile de faire publier une histoire avec un protagoniste masculin. Les lecteurs et les critiques lui accordent davantage de libertés, l'accueillent avec beaucoup plus de tendresse. Ils l'identifient immédiatement comme un représentant de la société dans son ensemble. Si le personnage avait été féminin, le livre n'aurait pas été perçu de cette façon. Ça aurait été l'histoire d'une pauvre femme, mauvaise, ayant de graves problèmes psychologiques, faisant beaucoup d'erreurs justifiant sa déchéance et des choix sexuels inappropriés qui expliqueraient qu'elle perde tout. Les lecteurs auraient trouvé difficile de plaindre un

personnage pareil. Alors qu'un mec c'est génial, il fait ce qu'il veut avec sa vie, avec son sexe. On ne lui en veut pas. On ne le pathologise pas. On le trouve séduisant. On le trouve touchant et libre.

Ces personnages vivent avec l'idée que le monde était meilleur quand ils étaient jeunes. Est-ce que la vie était vraiment meilleure avant ? Quand est-ce que cette grande dépression a commencé ?
Je crois que c'est particulièrement vrai en France. Avant, on pensait que c'était une chance d'être citoyen français, qu'on allait vers des jours meilleurs. C'est ce que croyait la génération de mes parents, ce qu'ils nous ont appris. Ils pensaient que nos institutions étaient capables de remédier à la brutalité du libéralisme. Et notre génération a cru la même chose. Bien sûr certains d'entre nous étaient très critiques sur notre fonctionnement, mais on pensait malgré tout que nos démocraties étaient capables de protéger les plus faibles, d'assurer une répartition équitable des richesses... Mais le libéralisme ne supporte pas les limites et il a tout dominé dans nos vies. On a choisi, politiquement, de ré introduire la misère un peu partout dans le pays. Et nous pensions en avoir fini avec la misère.

On voit bien que la crise ne fait qu'aggraver les problèmes sociaux. La pandémie a-t-elle changé votre vision du livre ? Certains aspects vous semblent-ils encore plus d'actualité qu'avant ?
Il va y avoir encore plus de Vernon Subutex, plus de gens qui, après avoir tout perdu, auront bien du mal à retrouver une place dans la société. Beaucoup de choses ont été détruites. Il nous faudra un peu de temps pour réaliser l'ampleur des dégâts. Il est également possible que la crise que nous traversons soit définitive – que le capitalisme tel que nous le connaissons soit sur son chant du cygne, un dernier raidissement avant affaissement. Les plus jeunes savent que s'ils ne trouvent pas un moyen de sauver le monde, tout va se terminer très vite. C'est la première génération à avoir une telle responsabilité sur les épaules, et ils seront peut-être capables d'inventer de nouvelles façons de vivre ensemble dont on n'a pas encore rêvé. Si l'humanité est capable d'inventer une chose aussi impensable que les smartphones – dont personne ne rêvait il y a cinquante ans – peut-être qu'elle peut imaginer une façon convenable de vivre ensemble. Qui sait ?

Extraits d'un entretien entre Virginie Despentes et Bettina Ehrlich, pour la Schaubühne – Berlin, octobre 2020, traduit en français par Sophie Magnaud, revu par Virginie Despentes en mai 2022

Joachim Meyerhoff © Thomas Aurin

Stephanie Eidt, Hêvîn Tekin, Ruth Rosenfeld

Stephanie Eidt, Joachim Meyerhoff, Julia Schubert

Joachim Meyerhoff

Henri Maximilian Jakobs, Thomas Witte, Taylor Savvy

Bastian Reiber

To Hell with Poverty
Au diable la pauvreté

In my arms	*Dans mes bras*
We shall begin	*On commencera*
With none of the rocks	*Sans caillasse*
Well there's no charge	*Mais c'est gratuit*
In this land right now	*Dans ce pays, en ce moment*
Some are insane, and they're in charge	*Y a des fous, et ils commandent*
To hell with poverty	*Au diable la pauvreté*
We'll get drunk on cheap wine	*On se saoulera à la vinasse*
To hell with poverty	*Au diable la pauvreté*
The check will arrive	*Le chèque va arriver*
It's in the post again	*Il est encore à la poste*
To hell with poverty	*Au diable la pauvreté*
The check will arrive	*Le chèque va arriver*
We'll turn to boast again	*On se la racontera encore*
In my arms	*Dans mes bras*
We shall begin	*On commencera*
With none of the rocks	*Sans caillasse*
And there's no charge	*Et c'est gratuit*
In this land right now	*Dans ce pays, en ce moment*
Some are insane, and they're in charge	*Y a des fous, et ils commandent*
To hell with poverty	*Au diable la pauvreté*
We'll get drunk on cheap wine	*On se saoulera à la vinasse*
To hell with poverty	*Au diable la pauvreté*

Gang of Four, *To Hell with Poverty*, Solid Gold & Another Day/Another Dollar, 1995, label Infinite Zero, traduction française Sophie Magnaud

“Populisme”

“Populisme” n’est pas le nom d’une forme politique. C’est le nom d’une interprétation. L’usage de ce mot sert à faire croire que les formes de renforcement et de personnalisation du pouvoir étatique qu’on constate un peu partout dans le monde sont l’expression d’un désir venant du peuple, entendu comme ensemble des classes défavorisées. C’est toujours la même grosse ficelle qui consiste à dire que, si nos États sont de plus en plus autoritaires et nos sociétés de plus en plus inégalitaires, c’est en raison de la pression exercée par les plus pauvres qui sont bien sûr les plus ignorants et qui, en bons primitifs, veulent des chefs, de l’autorité, de l’exclusion, etc. On fait comme si Trump, Salvini, Bolsonaro, Kaczynski, Orban et leurs semblables étaient l’émanation d’un petit peuple souffrant et révolté contre les élites. Or ils sont l’expression directe de l’oligarchie économique, de la classe politicienne, des forces sociales conservatrices et des institutions autoritaires (armée, police, Églises). Que cette oligarchie s’appuie par ailleurs sur toutes les formes de supériorité que notre société laisse à ceux qu’elle infériorise (des travailleurs sur les chômeurs, des blancs sur les basanés, des hommes sur les femmes, des habitants des provinces profondes sur les esprits légers des métropoles, des gens “normaux” sur les pas normaux, etc.), c’est certain. Mais ce n’est pas une raison pour mettre les choses la tête en bas : les pouvoirs autoritaires, corrompus et criminels qui dominent aujourd’hui le monde le font d’abord avec l’appui des nantis et des notables, pas avec celui des déshérités.

Jacques Rancière, “Défaire les confusions servant l’ordre dominant”, in *Les Trente Inglorieuses – Scènes politiques*, La fabrique éditions, 2022

“Oublier l’idée d’être spécial”

J’imagine parfois le monde comme une compagnie de théâtre qui compterait un peu plus de 7,3 milliards d’acteurs humains. Une compagnie dans laquelle nous serions tous, sans aucune exception, en train d’interpréter une même et unique pièce. [...] Je me demande [...] comment et pour quelles raisons nous en sommes venus à nous soumettre au rôle que chacun d’entre nous tenons. Certains appellent foi ou approbation du plan divin l’acceptation de cette mise en scène qui nous a été assignée, d’autres invoquent le déterminisme social ou la nature humaine. [...] Et la psychologie du moi fait de l’identité un objet quantifiable qui amènerait chaque acteur à affirmer son rôle dans la scénographie comme véritable, authentique et irremplaçable. Il y a plus incroyable : pourquoi appeler citoyen un acteur s’il n’a pas accès à la définition des termes de son entrée en scène, ni possibilité de réécriture de son rôle ? Mais à qui profite la stabilité des rôles attribués ? Comment sont-ils distribués ? Pourquoi répéter sans cesse les mêmes textes ? Pourquoi manque-t-il des paragraphes entiers de l’histoire ? Comment est-il possible qu’on ne puisse ni ajouter d’actes ni modifier la scénographie ? D’abord Spinoza, puis Nietzsche se sont aperçus du problème : nous refusons de reconnaître que nous sommes ceux qui écrivons (et répétons) le scénario. Nous préférons la soumission plutôt qu’être les responsables de cette calamiteuse mise en scène.
Le premier acte d’émancipation cognitive consiste à prendre conscience de ce que, dans cette œuvre pharaonique et naturalisée, n’importe qui pourrait jouer à la place de n’importe quel autre. Regarde comment bougent les chiffres du “mondomètre[1]” et oublie l’idée d’être spécial. Un corps est n’importe quel corps. Une âme est n’importe quelle âme. Nationalité, sexe, genre, orientation sexuelle, race, religion, ethnie... autant d’avatars du scénario. [...] Il n’y a pas de secret. L’autre ne peut changer son rôle que parce que tu refuses de changer le tien. Mais chaque seconde, alors qu’un nouvel acteur entre en scène, il est possible de modifier le scénario, de ne pas vouloir du rôle qui nous a été assigné, de changer le texte, de sauter un acte.
La révolution ne commence pas par une marche au soleil, mais par un hiatus, par une pause, un déplacement minuscule, une déviation dans le jeu des improvisations et des apparences.

Paul B. Preciado, Chronique “Interzone” in *Libération*, 5 février 2016

1 Néologisme créé pour exprimer le nombre d’habitants sur terre

Biographies

Virginie Despentes
Née en 1969, Virginie Despentes, est romancière. En 1993, elle publie *Baise-moi*, qu'elle adapte au cinéma et coréalise avec Coralie Trinh Thi. Suivront les romans *Les Jolies Choses* (1998), *Teen Spirit* (2002), *Bye Bye blondie* (2004), *Apocalypse bébé* en 2010 (pour lequel elle reçoit le prix Renaudot), et l'essai *King Kong Théorie* (2006). Tous sont parus chez Grasset. Entre 2015 et 2017, elle publie la trilogie *Vernon Subutex*, qui remporte un grand succès et donne naissance à plusieurs adaptations (bande dessinée, série télévisée, spectacle...).
Devenue une figure de la communauté lesbienne, Virginie Despentes prend part, à travers ses écrits, aux luttes féministes. Membre de l'académie Goncourt depuis 2016, elle est considérée comme une écrivaine majeure de son époque, interrogeant, dans un style direct et incisif, les formes de dominations – sexuelle, économique, sociale, politique – à l'œuvre aujourd'hui. En 2021, en association avec la photographe Axelle Le Dauphin, Virginie Despentes lance sa propre maison baptisée *La Légende éditions*, spécialisée dans les ouvrages queers et féministes.

Thomas Ostermeier
Thomas Ostermeier est metteur en scène. Entre 1996 et 1999, il est directeur artistique de la Baracke, scène associée au Deutsches Theater. Il y présente des auteurs contemporains allemands ou anglo-saxons. En 1999, il devient codirecteur artistique de la Schaubühne à Berlin. Il poursuit son travail de découvreur de textes tout en revisitant des pièces classiques, toujours porté par la même volonté de sonder "la liberté des individus dans la société" à travers ses spectacles.
Dès le début des années 2000, il accède à une notoriété internationale. Ses mises en scène sont régulièrement présentées en France, notamment à l'Odéon où le public a pu découvrir *John Gabriel Borkman* d'Ibsen en 2009, *Dämonen* [*Démons*] de Lars Norén en 2010, *Mass für Mass* [*Mesure pour mesure*] de Shakespeare en 2012, *La Mouette* d'Anton Tchekhov en 2016 et *Richard III* de Shakespeare en 2017.
Après *Retour à Reims* de Didier Eribon (2017), *Histoire de la violence* d'Édouard Louis (2020), il explore de nouveau la littérature française contemporaine avec sa mise en scène du roman de Virginie Despentes.

CERCLE DE L'ODÉON

Soutenez la création théâtrale
Devenez membre du Cercle de l'Odéon

L'Odéon remercie l'ensemble des mécènes et membres* du Cercle de l'Odéon pour leur soutien à la création artistique

Julie Avrane est présidente du Cercle de l'Odéon
Hervé Digne est président d'honneur

Entreprises

Grands bienfaiteurs
Crédit du Nord
Eutelsat
Mediawan

Bienfaiteurs
Fonds de dotation
Abraham Hanibal

Amis
Fleurus Avocats
Global TV Saint-Tropez
John Pietri Conseil
Skilt
Relecom Partners

Partenaires de saison
Champagne Taittinger
Château La Coste
Maison diptyque
Rosebud Fleuristes

Particuliers

Cercle Giorgio Strehler
Arnaud de Giovanni, président

Mécènes
Christian et Béatrice Schlumberger

Membres
Julie Avrane
Patrick et Géraldine Dupoux
Judith Housez-Aubry
Isabelle de Kerviler
Fady et Caroline Lahame
Bernard Le Masson
Jean-Hubert Lenotte
Henri et Véronique Pieyre de Mandiargues
Hélène Reltgen
Francisco Sanchez
Patrice et Sophie Spinosi
Vanessa Tubino
Philippe et Florence Vallée
Juliette de Wouters-Chevalier

Cercle de l'Odéon

Grands bienfaiteurs
Jacques Biot
Isabelle Boccon-Gibod
Jean-Jacques et Pascale Guiony
Nicole Nespoulous

Bienfaiteurs
Jad Ariss
Dominique Arpels
Pierre Aussure
Lena Baume
Yohan Bibay
Guy Bloch-Champfort
David et Véronique Brault
Dominique Butticaz
Anne-Marie Couderc
Philippe Crouzet et Sylvie Hubac
Jean-Marc Daillance
Pierre-Louis Dauzier
François et Nelly Debiesse
Jacques Delsaut
Isabelle Dieuzy-Labaye
Stéphane Distinguin
Julien Facon
Jacques Fineschi
Montserrat Franco
Thierry et Laure Gadou
Richard et Sophie Grivaud
Jessica Guinier
Christine Hallak
Caroline Hazan
Anouk Martini-Hennerick et Bruno Hennerick
Jean-Christophe Marquis
Laurent Martinez et Anne-France Mariacher
Joël-André Ornstein et Gabriella Maione
Astrid Panosyan
Marguerite Parot
Claude Prigent
Françoise Prot
Christian Roch
Raoul Salomon et Melvina Mossé
Louis Schweitzer
Angélique Servin
François Melchior Simon
Jean-Noël Touron
Sarah Valinsky
Martin Volatier et Maïder Ferras

Parrains
Marie-Ellen Boissel
Nicole Demanche
Florence Desbonnets
Brieg Ellion
Pascal Houzelot
Marie-Jeanne Husset
Priscille Jobbé-Duval
Léon et Mercedes Lewkowicz
Ludivine de Quincerot
Antoinette de Rohan
Pierre Sikorav

Les amis du Cercle de l'Odéon

*Certains donateurs ont souhaité garder l'anonymat / liste au 7 juin 2022

Contact
Valentine Boullet
01 44 85 41 12
cercle@theatre-odeon.fr

Publicis EtNous
L'objet fait le lien.
HERMÈS
PARIS
Photographie retouchée